Les deux complices

Autor(en): **Derys, Gaston**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 16

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-199317

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'auteur de cette chanson, *M. Henry Croisier*, est le fils du regretté Louis Croisier, qui fut l'un des plus fidèles et des plus goûtés collaborateurs du *Conteur*.

CHANSON SIMPLE

Partons, Suzon, j'ai mis mon frac,
C'est demain l'abbaye d'Antagne !
Nous sommes gens de la montagne !
Prends le panier, j'ai le bissac...
Partons avant le clair de lune.
Demain nous en danserons une !

Te voilà belle comme un cœur
Avec ta robe d'indienne !
Que je suis fier ! Ah ! qu'on y vienne
Te regarder d'un air moqueur !
Que chacun garde sa chacune ;
Demain nous en danserons une !

Prenons les sentiers devant nous,
C'est plus court que par la grand'route,
Et nous pourrons casser la croûte,
Avant d'arriver chez Genoux,
Sans crainte qu'on nous importune...
Demain nous en danserons une !

Et nous dormirons tous les deux
A la pinte de la Croix-Blanche.
Allons, Suzon, demain dimanche,
Il s'agit d'être matineux :
Nous serons de toutes les tunes !
On n'est pas Vaudois pour des prunes !

HENRY CROISIER.

Les deux complices.

Le teint rose, les yeux d'un bleu naïf et tendre sous les touffes blanches des sourcils, le crâne presque complètement dégarni, avec une demi-couronne de cheveux cotonneux, les lèvres éclairées d'un sourire heureux, confiant, du sourire ouvert et plein de franchise de l'enfant qui s'amuse innocemment, ce vieillard, sanglé dans un habit d'une coupe ancienne, avec des revers trop larges et des basques trop étroites, le ventre serré dans un gilet qui avait dû connaître son maître beaucoup plus svelte, les jambes gaînées d'un pantalon qui s'obstinait à découvrir, au-dessus du soulier verni légèrement éraillé, une chaussette grise, — ce vieillard, dis-je, apparaissait comme un symbole de bonhomie, et répondait tout à fait à l'idéal qu'on se fait communément du grand-papa

On imaginait volontiers que chaque ride de son front recélait une vertu domestique, et qu'il possédait quelque part des petits enfants qui aimaient à grimper sur ses genoux et à lui tirer la moustache, et pour qui il avait toujours des bonbons plein ses poches et des histoires plein sa mémoire.

Il paraissait prendre un vif plaisir à ce bal donné dans les salons du Grand Hôtel national au profit de je ne sais plus quelle caisse de retraites.

Au milieu de tant de jeunes hommes fringants sous le frac, qui lançaient aux miroirs des œillades complaisantes, fiers de leur plastron éblouissant, de leur moustache bien frisée, de leurs escarpins effilés, au milieu de tant de jeunes filles si délicatement jolies sous le frisson du tulle et le chatoiement de la soie, pareilles à de grandes fleurs pâles et frêles, et qui toutes se jugeaient la reine de la fête, ivre d'orgueil ingénu, le bon vieillard apportait une note d'émotion délicieuse, et sa présence semblait, non seulement conseiller à la jeunesse de ne manquer ni une valse ni un quadrille, mais encore lui apporter une sorte de bénédiction familiale.

Les mamans, en bavardant, tandis que leurs filles tournoyaient, prononçaient son éloge, et ses vêtements démodés n'excitaient que d'indulgentes railleries. On trouvait que ça lui donnait l'air encore plus grand-papa, et les basques courtes de son habit évoquaient, en des âmes sensibles, des souvenirs précieux. Des veuves, en soupirant, se rappelaient que leur époux portait un frac semblable le jour de leurs noces, voilà vingt ou trente ans. Quelques personnes émettaient l'avis que le respectable aïeul avait sans doute conduit ses petites-filles ou ses arrière-petites-filles à cette soirée et que l'expression de joie si sincère, si débordante, qui se peignait sur son visage, marquait son triomphe de voir ses enfants belles entre les belles.

Mais, surtout, il provoquait l'admiration des dames parce qu'il dansait. Tant d'époux alertes et dans la force de l'âge se livraient, au fumoir qui prolongeait la salle où l'on avait installé le buffet, à d'interminables parties de cartes ! Et des jeunes hommes même, arborant des sourires ennuyés et sceptiques, se promenaient par groupes à travers les salons, les mains au dos, insensibles aux sollicitations des valses, coulant vers les jeunes filles des regards que les mamans déclaraient impertinents, et se chuchotant des propos qu'elles taxaient d'inconvenance, sans les entendre, du reste.

— Ah ! ce vieillard leur donnait une belle leçon, à tous ces blancs-becs ! Que diable ! on vient au bal pour danser ! C'est bien la peine de faire des frais de toilette, si les jeunes gens s'abstiennent ! Il y a seulement vingt ans, cela ne se serait jamais vu ! A la bonne heure, ce vieillard gardait les traditions de galanterie !

Telles étaient les réflexions que les mamans échangeaient entre elles.

Pour moi, comme je suivais avec un vif intérêt les ébats chorégraphiques du brave homme — et rien n'était plus divertissant, ses basques antiques, sa calvitie, ses chaussettes, sa lourdeur composant une éloquente caricature — j'entendis soudain un léger cri en même temps qu'un bruit rapide de soie déchirée.

Hélas ! le bon vieillard venait de poser le pied sur la traîne d'une valseuse et d'arracher au bas de sa jupe cinquante centimètres de dentelle !

Il se précipita vers la victime de l'accident et, pourpre, tremblant, balbutia :

— Oh ! mademoiselle, je vous supplie de m'excuser !... Croyez que je suis au désespoir !... Il y a tant de monde qu'on n'a plus de place pour danser !... Mais je crois que ce malheur sera réparable... Il y a une couturière attachée à l'établissement... Au bout de la galerie, à droite... Ah ! je suis bien désolé, mademoiselle, désolé !

Toute pâle, prête à fondre en larmes, la malheureuse jeune fille, dont le bon vieillard avait compromis la toilette, n'eut d'autre ressource que d'aller réclamer les soins de cette providentielle couturière, mise, par la prévoyance du directeur de l'établissement, à la disposition des danseuses.

II

Installée dans un petit salon qui donnait sur la galerie longeant la grande salle, elle ne chômait guère. A chaque danse, presque, une gracieuse éplorée venait lui demander de réparer quelque accroc survenu à sa toilette. Tantôt, c'était une bretelle de corsage qui s'était décousue, tantôt, une guirlande de fleurs qui menaçait de se détacher. Mais les accidents les plus fréquents étaient dus à la maladresse des danseurs ; emportés dans le tourbillon des valses, ils marchaient sans vergogne sur les traînes qui, en un flot mousseux de dentelles, venaient déferler contre leurs jambes, pareilles à la vague écumeuse qui brise ses volutes frissonnantes aux rochers du rivage.

Des voix s'élevèrent pour plaindre la victime du bon vieillard, mais ces mêmes voix, loin d'accabler le pauvre homme sous une réprobation sévère, lui accordaient des circonstances atténuantes :

— C'est vraiment vexant, murmuraient les mères ; cette infortunée jeune fille a failli se trouver mal... Mais, que voulez-vous ? on ne peut pas en vouloir à un vieillard !... Et il avait l'air si confus, si navré !...

— Si cela m'était arrivé, à moi, susurra à mes côtés une douce et blonde jeune fille, et si j'avais eu affaire à un jeune homme, je crois bien que je l'aurais gratifié d'une paire de gifles !... Pif, paf !... Ah ! mais !...

— Moi, renchérit une mignonne brunette, je ne sais pas ce que j'aurais fait !... J'aurais été folle de dépit et de colère !... Mais un vieillard, c'est excusable !.... Evidemment, on ne peut pas le remercier, mais on ne peut pas se fâcher non plus !... Et puis, danser à cet âge, c'est donner un bel exemple à tous ces freluquets qui passent leur soirée au buffet...

Comme honteux de lui-même, le bon vieillard s'en fut tristement dans un salon latéral et je le suivis à distance, car il m'intéressait ; je le plaignais vivement et une sympathie naissante m'attirait vers lui.

III

A ma profonde stupéfaction, le bon vieillard invita une jeune fille pour la danse suivante qui était une mazurka.

C'était tout au moins du courage !

Tandis qu'il sautillait avec une grâce un peu ankylosée, j'accordais une attention particulière à ses souliers. Je me persuadai que je les avais d'abord mal regardés, tellement ils me semblaient larges, épais, mastocs ; ils apparaissaient à mes yeux comme des instruments de destruction. Chaque fois qu'une robe, d'un souple mouvement d'éventail, se risquait dans leur parage, je frémissais ; ils prenaient des allures de marteau et j'étais tout étonné de ne pas avoir les oreilles déchirées par l'arrachement des étoffes.

Cependant, la mazurka s'acheva sans encombre. Un « lancier » suivit... Crac ! à la troisième figure un double cri retentit... Des soies gémirent douloureusement... Notre homme avait posé chacun de ses souliers sur une traîne... Et quel désastre !.. Une charmante dame brune, qui portait une toilette de soie crême recouverte de Chantilly noir, ramassait avec consternation tout un pan de dentelle une jeune fille, en faille mauve, dont la jupe était garnie, dans le bas, de petits choux de mousseline presque tous saccagés, se tamponnait nerveusement les yeux.

Humble, tremblant, le bon vieillard suppliait qu'on voulût bien pardonner sa maladresse et insinuait que la couturière saurait tout réparer. Il avait des larmes dans la voix et ses victimes mêmes finirent par être attendries. Cette fois encore, on le plaignit presque. Il guida la robe mauve et la jupe de Chantilly jusqu'au salon réservé à la couturière se confondit en salutations et s'enfuit.

Je le suivis. Ses mésaventures me le rendaient de plus en plus intéressant, en excitant ma pitié. Il gagna une nouvelle salle de l'immense hôtel, salle pourvue de divans, décorée de cotonnades, de mosaïques, de cintres mauresques, et qui figurait vaguement un palais arabe. Les danseurs venaient s'y reposer. Mais quelques personnes, à qui il répugnait de se faire bousculer dans la cohue des grands salons, y dansaient au son d'une musique étouffée sur un tapis épais.

Quand je vis le bon vieillard s'incliner devant une jeune fille pour la prier de lui accorder une scottish, je me demandai si je n'étais pas en proie à un cauchemar.

— Le pauvre homme n'a certainement pas toute sa raison ! songeai-je avec commisération. Comment ! voilà trois robes qu'il met en pièces et cela ne l'arrête pas !... Ce vieillard est certainement tombé en enfance !... Et cette jeune fille porte une toilette délicieuse, tout en guipure sur mousseline !.. Ce serait vraiment dommage !... Et c'est si fragile cette guipure !..

Mais l'orchestre attaquait la scottish.

Je frissonnai en regardant les souliers du bon homme se lever...

Ah ! ces souliers, destructeurs de grâce, d'élégance, de beauté !...

Tout à coup, l'infortunée jeune fille tournoya, tomba comme une fleur arrachée par la tempête tandis que le vieillard s'empêtrait dans la guipure

IV

— Cette fois, pensais-je, il va comprendre, il va s'arrêter, enfin !

Jugez de mon ahurissement ! Passant dans un autre salon, je vis le bon vieillard, plein de séréinité, en train de danser encore ! Et, variant le champ de ses exploits, tantôt au jardin d'hiver, tantôt au salon Louis XV, visitant tour à tour toutes les salles de l'hôtel, il continuait à sacrifier des toilettes avec un superbe entrain !

— Qui est donc cet enragé danseur ? me demandai-je anxieusement.

Le hasard me fournit le mot de l'énigme.

Après la dernière danse, à cinq heures du matin je vis le bon vieillard se diriger vers le salon de la couturière qui était une petite sexagénaire narquoise, alerte et proprette, et j'entendis ce fragment de dialogue :

— Eh bien ! poupoule, est-ce que les affaires ont marché ?... Ah ! tu ne diras pas que je n'ai pas bien travaillé ! je t'ai envoyé au moins quinze clientes

— A la bonne heure, Séraphin ! Nous n'avons pas perdu notre soirée !... Je dois avoir une centaine de francs de bénéfice !

Le bon vieillard était le mari de la couturière et c'est pour procurer de l'ouvrage à sa femme qu'il dansait avec tant d'ardeur...

GASTON DERYS.